

Pauvreté de la narration ?

Poverty of Fiction?

Pierre Fasula



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cpuc/2113>

DOI : [10.4000/cpuc.2113](https://doi.org/10.4000/cpuc.2113)

ISSN : 2677-6529

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 17 novembre 2023

Pagination : 27-40

ISBN : 978-2-38185-210-2

ISSN : 1282-6545

Référence électronique

Pierre Fasula, « Pauvreté de la narration ? », *Cahiers de philosophie de l'université de Caen* [En ligne], 60 | 2023, mis en ligne le 10 novembre 2023, consulté le 16 novembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cpuc/2113> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cpuc.2113>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Pauvreté de la narration ?

Vérité de la narration et vérité narrative

Que peut-on attendre des récits ? Dans un article devenu chapitre de livre¹, Peter Lamarque soutient que l'on ne doit pas en attendre trop, notamment en ce qui concerne la question de la description de la réalité et celle de l'existence du soi. Dans ce qui suit, on défendra l'idée qu'on ne doit pas pour autant en attendre trop peu. Pour ce faire, dans nos deux premières sections, nous décrivons la manière dont Lamarque pose le problème du récit, puis, dans les trois dernières sections, nous reviendrons de manière critique sur la réponse qu'il soutient.

Le point de départ de Lamarque réside dans deux lieux communs concernant le récit (ou narration²). Le premier est celui d'une omniprésence du récit. Le constat vaut pour bon nombre de champs disciplinaires, comme il l'affirme dès les premières lignes de sa préface : « de la linguistique à la pratique clinique, de la théorie littéraire à la jurisprudence, de la sociologie à l'historiographie, de la psychanalyse à la théologie »³. Mais il vaudrait aussi, pour la vie en général : « non seulement dans des endroits aussi évidents que la littérature, l'histoire et la biographie, mais aussi dans presque toutes les formes de réflexions cognitives, de l'éducation des jeunes enfants à l'image de soi des adultes »⁴. Il ne s'agirait donc pas simplement d'une application grandissante du concept de récit ou d'un style narratif au-delà de leurs domaines d'application originels, mais de la découverte du rôle central du récit et de la narration dans la vie humaine.

1. P. Lamarque, « On Not Expecting Too Much From Narrative », *Mind and Language*, vol. 19, n° 4, septembre 2004, p. 393-408, repris in *The Opacity of Narrative*, Londres – New York, Rowman & Littlefield International, 2014, p. 51-66.

2. Comme Lamarque, nous ne ferons pas systématiquement la différence entre récit, narration et histoire.

3. P. Lamarque, *The Opacity of Narrative*, p. VII. Notre traduction, comme pour tous les autres passages de l'ouvrage.

4. *Ibid.*, p. 51.

Le second lieu commun, selon Lamarque, est celui de l'importance du récit, en tout cas des œuvres littéraires (la différence s'avérera essentielle), quoique de manière ambivalente. En effet, d'un côté, celles-ci sont censées révéler « des vérités – à propos des motivations et des désirs humains, des recoins sombres de l'esprit, de l'enchevêtrement des interactions humaines dans les sphères sociales, politiques et personnelles – qui sont profondes et que l'on ne peut trouver ailleurs, dans les sciences sociales ou en philosophie »⁵. À cette valeur cognitive s'ajouterait d'ailleurs une valeur existentielle de ces œuvres en ce qu'elles fourniraient des modèles au récit de soi, guideraient les comportements ou feraient la promotion de certaines formes de vie. De l'autre côté, ces récits mettraient en évidence la vérité de la réalité et du sujet, à savoir : qu'ils ne seraient que constructions narratives. Aux yeux de Lamarque, ce sont des mythes dont il esquisse une liste au début de « On Not Expecting Too Much From Narrative » :

par exemple, que tous les récits sont *au fond* fictionnels, que les récits créent les objets ou les événements qu'ils décrivent, que le soi est une création du récit, que les récits sont complets en ce qu'ils comportent début, milieu et fin (ils ont une « clôture »), qu'il n'y a pas de structure des événements indépendamment du récit, que même quand les récits décrivent effectivement une réalité indépendante, ils distordent inévitablement cette réalité⁶.

L'intérêt des récits tiendrait donc à ce qu'ils nous montrent la nature narrative, au moins en partie, de la réalité et du soi, que nous considérons d'ordinaire comme dotés d'une existence indépendante.

Vérités profondes révélées par la narration ou vérité narrative de la réalité et du soi ? Ce balancement est significatif et requiert une interprétation au-delà de la seule description proposée par Lamarque. Tout d'abord, il renvoie à une évolution dans l'histoire des idées, qui mène d'une conception romantique des œuvres à une conception postmoderne de la narration. Ensuite, il révèle surtout une difficulté théorique qui ne se réduit pas à celle du choix entre l'une ou l'autre option. En effet, comme le souligne Lamarque à juste titre, il semble qu'à partir du moment où il est question en réalité de narrations fictionnelles, la révélation de vérités par la narration s'avère être la révélation de la nature narrative de l'objet de ces vérités : la réalité et l'esprit. La vérité de la narration, ce serait la vérité narrative de l'objet de la narration.

On peut être tenté d'aller plus loin encore et de transformer ce genre de projection de la narration dans son objet en une dialectique du même et de

5. P. Lamarque, *The Opacity of Narrative*, p. VIII.

6. *Ibid.*, p. 51. L'italique est dans le texte.

l'autre, ou de l'identité et de la différence. Esquissons une telle dialectique sur le modèle de ce que propose Descombes dans un article sur lequel nous reviendrons, « Les embarras du référent »⁷. 1) Le récit ne serait pas le récit de quelque chose s'il n'y avait pas quelque chose dont il est le récit, donc un autre du récit. 2) Cet autre du récit dépendrait du récit s'il n'était que cela, l'autre du récit, à savoir : ce que le récit requiert pour être récit de quelque chose. 3) Cet autre que requiert le récit est ce qui se pose soi-même dans le langage du récit – la réalité et le sujet qui se racontent et dont la nature narrative est alors révélée. D'objets du récit, la réalité et le soi seraient devenus des sujets du récit.

Pendant, il n'y a aucune nécessité à cette transformation en dialectique et on peut voir plus simplement dans le balancement décrit plus haut une confusion conceptuelle dont Lamarque a pointé la source : tout récit est, semble-t-il, assimilé à un récit fictionnel. De ce point de vue, dans la liste des mythes qu'il esquisse, le premier d'entre eux ne se trouve pas sur le même plan que les autres : c'est parce que le récit est considéré par essence comme fictionnel que l'on considère les objets ou événements qu'il décrit, ou encore le soi dont il raconte l'histoire, comme créés par lui, au moins en partie. Or d'où vient cette assimilation du récit en général au récit fictionnel en particulier ? Lamarque répond à juste titre qu'elle provient de notre admiration pour la littérature :

Le récit a peu d'intérêt *en lui-même*, et je soupçonne que beaucoup de narratologues sont aveugles sur ce point parce que *certain*s récits en effet ont un intérêt intrinsèque. Par exemple, les grandes œuvres littéraires – les poèmes épiques et les romans – sont d'un immense intérêt, et leurs structures narratives, leurs intrigues et leurs personnages sont la récompense d'une étude fouillée. Mais ce n'est sans doute pas le fait que ces œuvres soient *narratives* qui leur confère leur intérêt, mais plutôt le fait que ce soient des récits *littéraires*⁸.

Le nœud du problème réside dans le fait d'accorder sur cette base un « statut paradigmatique aux récits littéraires (fictionnels) »⁹, et la solution, selon Lamarque, se trouve dans le « dénouement » du récit, de son caractère fictionnel et littéraire. En effet, cela permet à la fois de débarrasser le récit des mythes qui l'accompagnent et en dissimulent la nature, et de rendre justice à l'intérêt respectif de la narration ordinaire et de la narration fictionnelle littéraire.

7. V. Descombes, « Les embarras du référent », *MLN*, vol. 101, n° 4, septembre 1986, p. 765-780.

8. P. Lamarque, *The Opacity of Narrative*, p. 51.

9. *Ibid.*

Le récit sans ses mythes

Comment Lamarque défend-il le récit contre les mythes qui l'accompagnent et le dénaturent ? Dans le chapitre III de *The Opacity of Narrative*, il envisage deux critiques précises adressées au récit, qui avaient déjà fait l'objet d'une réponse dans *Truth, Fiction, and Literature*¹⁰. Ces deux critiques ouvrent la voie aux mythes indiqués plus haut.

Selon la première critique, les récits ont par nature pour effet de distordre les événements qu'ils cherchent à décrire, dans la mesure où, nécessairement, ils impliqueraient une sélection des faits et une perspective sur les faits – d'où cette idée que les récits historiques seraient un type de fiction. Face à cette critique, Lamarque défend premièrement que la conclusion finale est tout à fait exagérée : on ne peut conclure de la sélection des faits et de la perspective sur les faits à la dimension fictionnelle du récit, et encore moins au caractère fictif des faits. Il défend, deuxièmement, que cette distorsion, pour réelle qu'elle soit dans certains cas, n'a rien d'inévitable, de nécessaire, sauf à supposer un idéal douteux de description absolument neutre. En réalité, si la sélection des faits dans un récit semble, elle, inévitable, toute la question est alors de savoir dans quelle mesure il y a distorsion – s'il y a distorsion. Sur ce point, les attentes et l'évaluation ne sont pas les mêmes quand il s'agit d'un récit historique ou d'un récit littéraire. Nous y reviendrons par la suite : la pratique des récits historiques et celle des récits littéraires n'impliquent pas les mêmes attentes et la même évaluation concernant la sélection et la distorsion des faits.

Selon la deuxième critique, les récits créent les événements, à tout le moins au sens où les événements n'auraient pas de structure indépendamment du récit qu'on en fait. Lamarque reconnaît que, s'il est vrai que de grandes catégories telles que « Moyen Âge », « Renaissance », « Révolution industrielle », qu'il appelle des « méta-événements » puisqu'il s'agit de regrouper des événements, sont bien des créations d'historiens, cela n'implique pas que les événements eux-mêmes soient des créations. Dans le chapitre I de *The Opacity of Narrative*, cette réponse était adressée à l'historien Hayden White qui affirmait dans *Tropics of Discourse* :

Cela signifie que *la forme des relations* qui apparaîtra comme inhérente aux objets appartenant au champ s'avérera en réalité imposée au champ par le chercheur dans *l'identification et la description* mêmes des objets qu'il y trouve ici. Cela implique que les historiens *constituent* leurs sujets en tant

10. P. Lamarque, *Truth, Fiction, and Literature. A Philosophical Perspective*, Oxford, Clarendon Press, 1994, chap. IX : « Narrative and Imagination », notamment p. 235-242.

qu'objets possibles de représentation narrative par le langage qu'ils utilisent pour les *décrire*¹¹.

S'il est vrai qu'à bien des moments, White distingue constitution de la structure des faits et constitution des faits, à d'autres moments, comme en témoigne le passage cité, il conclut de l'une à l'autre. La défense de Lamarque a donc toute sa pertinence le concernant. Cependant, ce qu'ajoute ce chapitre I, c'est une dimension indissociablement épistémologique et pratique. En effet, face à la thèse forte de White, Lamarque semble se contenter de rappeler une évidence épistémologique :

Il est central dans l'écriture de l'histoire qu'en dernière instance, elle rende compte de faits concrets, qu'elle s'appuie sur des preuves disponibles, sur des tests empiriques et des falsifications. En cela, les romans sont différents, n'étant pas ouvert à la falsification ou à la réfutation¹².

D'un côté, ce lieu commun ne peut constituer en soi un argument, puisque c'est l'enjeu même de la dispute. D'un autre côté, Lamarque relie cette différence entre récit historique et roman à une différence de pratiques. Le récit historique relève d'une pratique dans laquelle le renvoi à des données empiriques est une exigence essentielle, alors qu'un récit fictionnel participe d'une pratique dans laquelle cette exigence n'est pas centrale : « Les pratiques narratives sont gouvernées par des règles, les règles ou conventions contenant l'objectif du récit ainsi que les intentions et les attentes des participants »¹³.

Le cœur de *The Opacity of Narrative* réside pourtant ailleurs, dans un phénomène plus fondamental poussant à croire qu'en réalité, les récits créent les objets et les événements sur lesquels ils sont censés porter : « l'opacité des récits ». De manière générale, il s'agit de l'idée selon laquelle le contenu de tout récit dépend de la manière dont il est présenté, et ce, à des degrés différents, notamment si l'on prend en compte le type de récit. Ainsi le cas des récits fictionnels littéraires serait celui dans lequel l'opacité est la plus grande : « les événements et les personnages qui composent le contenu sont *constitués* par leur modes de présentation dans le récit. Leur identité est déterminée par le récit lui-même, de sorte qu'ils sont reliés aux descriptions qui les caractérisent de manière non pas contingente mais essentielle »¹⁴.

11. H. White, *Tropics of Discourse. Essays in Cultural Criticism*, Baltimore – Londres, Johns Hopkins University Press, 1978, p. 95, cité in P. Lamarque, *The Opacity of Narrative*, p. 16. Les italiques sont dans l'original.

12. P. Lamarque, *The Opacity of Narrative*, p. 16.

13. *Ibid.*, p. 58.

14. *Ibid.*, p. 3.

Le cas des récits historiques serait au contraire celui dans lequel l'opacité est la moins grande, bien qu'elle ne disparaisse pas tout à fait : comme il a été souligné plus haut, les récits se réfèrent en définitive à des personnes et des événements réels, et il n'y a jamais une seule et unique manière de les décrire. Pourquoi, cependant, parler d'opacité ou de transparence ? La métaphore est celle de la fenêtre. Ainsi, dans le cas des récits fictionnels :

Plutôt que de supposer que les descriptions narratives sont une fenêtre à travers laquelle on observe un monde (fictionnel) existant de manière indépendante, ce qui impliquerait qu'exactement le même monde puisse être présenté (et ainsi observé) d'autres manières, depuis des perspectives différentes, nous devons accepter l'idée selon laquelle une telle vitre transparente n'existe pas – mais seulement une vitre opaque, peinte, pour ainsi dire, avec des figures que nous voyons non pas *à travers* elle mais *en* elle¹⁵.

Et Lamarque de faire à nouveau de cette différence d'opacité ou de transparence une différence non pas absolue mais relative à la pratique du récit. L'opacité ou la transparence seraient des propriétés non pas intrinsèques mais relationnelles, comme le signale le passage de l'adjectif à l'adverbe : « Aucun récit, comme on l'a dit plus haut, n'est intrinsèquement opaque. Nous lisons les récits de manière opaque ou transparente [*opaquely or transparently*] »¹⁶.

Les limites du tournant linguistique

Face à l'idée selon laquelle tout récit est fictionnel et donc crée son objet, la réponse de Lamarque en termes de pratique, et notamment d'opacité relative à une pratique spécifique, est séduisante. Cependant, elle n'est pas sans poser problème. Dans quelle mesure le renvoi à la pratique permet-il de montrer que l'objet du récit n'est pas créé par le récit ? D'un côté, il est vrai que le renvoi à la pratique invite à voir le récit autrement que sous ses aspects classiquement étudiés : son aspect structurel, sa référentialité ou sa valeur de vérité. D'un autre côté, il peut laisser insatisfait quant à la relation du récit à son objet, son contenu. Sur ce point précis, la position de Lamarque est assez confuse et, pour le montrer, nous utiliserons les analyses de Vincent Descombes dans l'article mentionné plus haut, « Les embarras du référent ». Il nous semble en effet que la position de Lamarque relève d'une version du « tournant linguistique » qui pourrait faire l'objet de la critique de Descombes.

15. P. Lamarque, *The Opacity of Narrative*, p. 3.

16. *Ibid.*, p. 19.

Dans l'article de ce dernier, le tournant linguistique est présenté comme l'héritier, en réalité, d'un tournant antérieur : le tournant idéaliste. Aux réalistes qui pensaient avoir un accès direct aux choses, les partisans du tournant idéaliste rappelaient que celles-ci nous sont données dans la représentation que nous en avons ; aux partisans du tournant idéaliste ou représentationniste, les partisans du tournant linguistique ont répondu que les choses sont en réalité données dans le langage que nous utilisons pour les décrire. D'où la conclusion de Descombes : « *Langage a remplacé représentation*. Mais la "philosophie de la représentation" ne se porte peut-être pas si mal. »¹⁷ La question est restée celle de l'accès à la réalité, par la représentation ou par le langage, le moyen étant de faire la part entre ce qui relève de la représentation ou du langage et ce qui relève de la réalité. De ce point de vue, on comprend pourquoi, dans un de ses ouvrages, *Grammaire d'objets en tous genres*, Descombes présente le tournant linguistique aussi comme un héritage de l'empirisme anglais du XVII^e siècle, avec la réduction par Thomas Hobbes et John Locke des questions d'essence (définitions réelles) à des questions de sens (définitions nominales)¹⁸. Héritage dont le prolongement est visible dans une certaine direction contemporaine de la philosophie du langage, qui vise à démêler fait de langage et fait réel :

C'est seulement un fait de langage. Par exemple, c'est seulement un fait de langage qui nous fait distinguer des essences et des accidents, des nécessités et des possibilités. La restriction du *seulement* fait contraste avec un *et non pas*... Et non pas quoi ? En face, que placer sinon des faits qui concernent les choses ? La philosophie du langage (ainsi conçue) est née de l'opposition entre le langage et le monde (ou la réalité) considérés comme deux empires ayant leurs lois propres, tous deux offerts à la comparaison du voyageur qui note sur ses calepins : C'est seulement de ce côté-ci de la frontière que vaut l'obligation de cet usage, rien ne lui correspond de l'autre côté. Tout le programme d'une philosophie du langage tient dans ce tracé de la frontière entre ce qui est « linguistique » et ce qui est « extra-linguistique »¹⁹.

Le problème est qu'une telle démarche produit inévitablement des paradoxes. Une fois que l'on a reconnu que des problèmes naissent de ce qu'on n'avait pas ou mal séparé langage et monde, que faire ? « *Dépassez le langage ! Arrêtez-vous au langage !* »²⁰. Il semble en effet qu'on doive s'arrêter au langage pour démasquer tout ce qu'il ajoute à la réalité, alors même que, jusque-là, on ne se mouvait que dans le langage, croyant parler

17. V. Descombes, « Les embarras du référent », p. 767.

18. V. Descombes, *Grammaire d'objets en tous genres*, Paris, Minuit, 1983, p. 37-38.

19. *Ibid.*, p. 36-37.

20. *Ibid.*, p. 42.

des choses au sein des choses. Ne doit-on pas alors chercher à le dépasser? Mais, justement, n'est-ce pas ce que l'on croyait faire et en un sens faisait toujours déjà? De tels paradoxes montrent que le partage initial entre le langage et le monde n'est en réalité pas clair du tout.

Dans cette description du tournant linguistique, on reconnaît très clairement la configuration du problème qui intéresse Lamarque. Ce qui est en jeu dans l'idée (qu'il critique) d'une inévitable distorsion, voire création, des faits par le récit, c'est le partage entre langage et réalité, tout le problème étant de savoir ce qu'il faut faire. À supposer qu'on soit convaincu par les propos d'Hayden White, peut-être voudra-t-on « s'arrêter dans le langage » pour en démasquer les ajouts indus à la réalité – mais un langage neutre est-il possible? Supposons à l'inverse qu'on cherche alors à dépasser le langage en direction de la réalité – mais n'est-ce pas justement la possibilité d'un tel mouvement qui est remise en cause? Pour sa part, Lamarque ne s'engage ni dans l'une ni dans l'autre impasse, mais sa réponse ne reste-t-elle pas prisonnière de cette configuration du problème? L'idée qu'il avance de degrés d'opacité ou de transparence du langage se situe sur le même plan que l'alternative entre s'arrêter au langage ou le dépasser, mais sur fond général de prudence voire de scepticisme. Il semble que Lamarque cherche moins à changer la configuration du problème qu'à le dédramatiser : le partage de ce qui relève du langage ou de la réalité ne serait qu'une affaire de pratique.

Le problème du référent

On peut se demander si, dans cette discussion, il n'y a pas un problème plus profond face auquel le recours à la pratique est insuffisant. Selon Descombes, ce problème provient avant tout d'une confusion concernant l'idée d'un objet ou d'un référent du langage. Cette idée est en effet centrale aussi bien dans la perspective d'un Hayden White que dans celle de Lamarque. Là où le premier soutient que l'objet du discours est constitué par ce discours, le second ajoute à côté du monde (réel) qui est l'objet du langage et que nous voyons à travers lui, un monde (fictionnel) qui est aussi l'objet du langage (du récit) mais qui est visible en lui, parce que constitué par lui. Cependant, en quel sens peut-on parler du monde comme de l'objet ou du référent du langage? Et en quel sens peut-on le faire à propos d'un monde fictionnel? La réponse de Descombes est clairement qu'on ne peut parler ainsi d'objet, ni dans l'un ni dans l'autre cas.

Descombes commence par distinguer deux manières de représenter le fait de « parler de ». Il y aurait le schéma classique, issu de la linguistique des années 1960, celle de Roman Jakobson, « qui distingue trois postes à remplir en tout acte de communication : *Quelqu'un* / parle / *de quelque chose* / à

quelqu'un»²¹. Dans ce schéma, c'est l'expression « *de quelque chose* » qui renvoie au référent, à l'objet de la discussion. Mais on pourrait très bien choisir un autre schéma : « *Quelqu'un / dit / quelque chose / à quelqu'un / au sujet de quelque chose* ». Et Descombes de faire remarquer que, dans ce cas :

Il ne suffit pas qu'il y ait le destinataire, le destinataire, le référent, il faut qu'il y ait aussi un *dire quelque chose*. Il faut que quelque chose soit dit. Ce qui suggère que la pragmatique ne peut suffire à tous les besoins. Les conditions *de sens* d'un discours ne se réduisent pas à un jeu d'instances pragmatiques (repérer qui parle, à qui, etc.). C'est ce qui permet de parler d'une *autonomie de la grammaire*²².

La conclusion provisoire que l'on pourrait tirer de ce passage, c'est que, dans le premier schéma, le référent du langage semble apparaître clairement, alors que, dans le second, ce qui est mis en valeur, c'est moins un autre référent que le sens du discours (qui n'apparaissait pas dans le premier schéma). Cependant, le premier point n'est pas si clair qu'il n'y paraît et il ne faudrait pas passer à côté de l'importance du second. En effet, demande Descombes, « de quoi le référent est-il le référent ? »²³ Dans le premier schéma, « *Quelqu'un / parle / de quelque chose / à quelqu'un* », il semble que le référent soit lié à l'expression « *de quelque chose* », sauf que, dans la linguistique issue des années 1960, la fonction référentielle est celle du langage ou du message dans son ensemble. Au contraire, dans la philosophie associée au second schéma, celle qui analyse les conditions de sens de « ce qui est dit » et prend la forme d'une grammaire (philosophique), la fonction référentielle réside dans certaines de ses parties.

Ce que montre l'analyse par Descombes de l'exemple « *César a franchi le Rubicon* »²⁴, c'est, premièrement, qu'à la question de son référent, on peut certes répondre « César » (si on pense au sujet de la phrase) ou « le franchissement du Rubicon par César » (si on pense à la phrase comme un tout, au message) – mais que « le franchissement du Rubicon par César » est en réalité le résultat d'une nominalisation de la proposition narrative « César a franchi le Rubicon ». Autrement dit, ce qui vient en premier, c'est la proposition narrative, dont certaines parties, certaines expressions, font référence à quelqu'un (César) ou quelque chose (le Rubicon) selon la logique du nom propre. Sa nominalisation (le franchissement...) ou la proposition nominale (le fait que César ait...) qui en est tirée ne viennent qu'ensuite, puisqu'elles supposent la vérité de la proposition narrative (impossible de

21. V. Descombes, « Les embarras du référent », p. 769.

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 770. En italique dans le texte.

parler du « franchissement du Rubicon par César » si la proposition « César a franchi le Rubicon » n'est pas vraie). Ainsi, d'un côté, la référence ne se fait pas de la même manière dans le premier cas (question de sémantique) et dans le second (question de vérité), mais, de l'autre, la seconde s'appuie sur la première. La référence se joue donc avant tout au niveau des expressions dont la proposition est composée. Or, et c'est le second enseignement de son analyse, autant les référents de « César » et de « Rubicon » sont déterminés, autant « le référent [de ce] message est quelque chose de relativement indéterminé » :

Il est vrai *de César* qu'il a franchi le Rubicon, il est vrai *du Rubicon* que César l'a franchi, il est [vrai] *de César et du Rubicon* que le premier a franchi le second, il est vrai *du franchissement* que c'est là ce que César a effectué à l'égard du Rubicon, et tout cela est vrai, en fin de compte, parce qu'il est vrai *que César a franchi le Rubicon*²⁵.

Dans la première formule, le référent du message est César (on pensera à une biographie), dans la seconde, le référent est le Rubicon (on pensera à un livre de géographie), etc. Autrement dit, le référent du message dépend du contexte de la phrase.

L'objet du récit

Quelles conséquences peut-on tirer de ces analyses pour la position de Lamarque ? Au chapitre III, Lamarque reconnaissait que « [l]e récit ne présente en lui-même aucun problème spécial concernant la référence ou la vérité [...] Dans les récits historiques classiques, les noms dénotent et les phrases ont des valeurs de vérité en fonction de critères reconnus »²⁶. Cependant le sens qui est donné à cette affirmation est clairement épistémologique : tout le reste de la section dont ce passage est tiré vise à sauvegarder la possibilité de dire quelque chose de vrai de la réalité. Ce faisant, Lamarque ne voit pas ce qui pourrait constituer une réponse bien plus solide à la théorie selon laquelle le récit produit une distorsion dans notre accès à la réalité : l'idée-même d'un référent fixé une fois pour toutes, voire l'idée d'une réalité fixée une fois pour toutes, n'a pas de sens, comme le montrent les réflexions non pas épistémologiques mais analytiques de Descombes. Avant même de chercher à savoir si nos phrases nous permettent de connaître la réalité sans distorsions ni ajouts, il faut regarder dans le détail la manière dont elle fonctionne, les conditions de leur sens. Or l'analyse du fonctionnement de la référence dissipe en réalité le souci épistémologique de l'accès à la réalité.

25. V. Descombes, « Les embarras du référent », p. 771.

26. P. Lamarque, *The Opacity of Narrative*, p. 55.

Par ailleurs, ces analyses de Descombes remettent en cause la supposée opacité du récit. Ce point doit être développée dans la mesure où la position de Lamarque est loin d'être claire, ni même parfois cohérente. Comme nous le rappelions dans le paragraphe précédent, à ses yeux, le récit historique classique ne pose aucun problème concernant la possibilité de se référer et de dire quelque chose de vrai. Pourquoi alors, et surtout en quel sens, affirmer que l'opacité concerne tous les récits, qu'ils soient fictionnels ou historiques ? Il est en réalité assez difficile de savoir ce qu'il entend par « opacité ». Dans certains passages, le terme prend un sens assez large : « tous les récits sont “opaques” un peu comme le sont les peintures. Ils ont le même type d'intentionnalité, non pas seulement en tant que résultats d'une intention, mais aussi, de différentes manières et à différents degrés, dans l'expression de pensées ou d'un point de vue sur ce qu'ils représentent »²⁷. Il est vrai que référence et vérité ne sont pas nécessairement rendues impossibles par l'expression de pensées ou de points de vue, mais l'intérêt théorique d'une telle remarque est assez faible.

Dans d'autres passages, au contraire, le terme prend un sens plus technique et plus intéressant, notamment quand Lamarque s'attache à décrire ce qu'il considère comme le sens pertinent d'opacité concernant le récit, à savoir l'« opacité représentationnelle »²⁸. Son modèle est le tableau dans sa différence avec la photographie : « tandis que les photographies sont dans une relation causale avec leur sujet, les peintures sont dans une relation intentionnelle avec le leur »²⁹. Autrement dit, les photographies ont un objet réel avec lequel elles sont dans une relation causale : si telle photographie est celle d'un individu, par conséquent existe nécessairement un individu dont c'est la photographie. On parlera alors de transparence représentationnelle. Les peintures au contraire sont en relation avec un objet intentionnel : si une peinture représente un individu, il ne s'ensuit pas qu'un tel individu existe. On parlera alors d'opacité représentationnelle. Selon Lamarque, le récit – tout récit – se rapprocherait du cas de la peinture : le récit serait dans une relation intentionnelle à son sujet, c'est-à-dire dans une relation à un objet intentionnel, le contenu du récit (ses événements, ses personnages, etc.). Cependant, pourquoi « tous les récits [seraient-ils] “opaques” un peu comme le sont les peintures [...] et non pas seulement ceux de la fiction littéraire »³⁰ ? Le récit historique peut à l'évidence faire preuve de transparence référentielle (au sens où les noms et descriptions singulières qui le composent se réfèrent

27. *Ibid.*, p. 9.

28. *Ibid.*, p. 6 sq.

29. *Ibid.*, p. 7.

30. *Ibid.*, p. 9.

à des individus existants) mais aussi représentationnelle (non pas qu'il y ait une relation causale entre le récit et son objet, comme c'est le cas dans la photographie, mais que l'objet du récit est un objet réel). Le récit fictionnel, par contre, se caractérise effectivement par son opacité représentationnelle, au sens où le récit fictionnel a un contenu intentionnel : « les événements et les personnages qui composent le contenu sont *constitués* par leur modes de présentation dans le récit. Leur identité est déterminée par le récit lui-même, de sorte qu'ils sont reliés aux descriptions qui les caractérisent de manière non pas contingente mais essentielle »³¹.

Jusqu'où l'identité des personnages et des événements est-elle constituée par leur mode de présentation ? Qu'est-ce qui fait l'identité d'un personnage ? À la fin de *Grammaire d'objets en tous genres*, Descombes prend l'exemple du roman de Balzac, *Une ténébreuse affaire*, où est décrite une entrevue entre Laurence de Cinq-Cygne et Napoléon, c'est-à-dire entre ce qu'on a envie d'appeler un personnage fictif, dont Balzac a créé l'identité, et un personnage réel, qui a une identité en partie indépendante de ce qu'a pu en dire Balzac. Comment ont-ils bien pu parler lors de cette entrevue ? La description semble à la fois transparente et opaque, Descombes utilisant la distinction de Willard Van Orman Quine entre contexte transparent et contexte opaque à la référence³². Si l'on dit *Balzac écrit l'histoire de Napoléon*, alors le contexte est transparent : il y a bien un individu dont Balzac écrit qu'il a une entrevue, la veille de la bataille d'Iéna, etc. Mais si l'on dit *Balzac écrit que Laurence rencontre Napoléon à la veille de la bataille d'Iéna*, alors le contexte est opaque : il n'y a pas d'individu dont il écrit cela. La conclusion qu'en tire Descombes est alors la suivante :

En écrivant cette scène d'*Une ténébreuse affaire*, Balzac serait donc en train de raconter deux histoires à la fois : d'abord un épisode imaginaire de la vie de Napoléon, ensuite un épisode de la vie imaginaire du personnage fictif Laurence de Cinq-Cygne. Ces deux épisodes ne parviennent pas à coïncider de façon qu'il y ait une action, puisque le sens du verbe *écrire au sujet de* n'est pas le même selon qu'il s'agit de Napoléon ou de Laurence de Cinq-Cygne³³.

La distinction entre contexte transparent et contexte opaque permet de montrer ce que fait Balzac si on l'interprète en termes de personnage fictif et personnage réel : il raconte deux histoires de nature différente, qui

31. P. Lamarque, *The Opacity of Narrative*, p. 3.

32. Lamarque mentionne Quine à propos de l'opacité référentielle pour d'autant mieux en distinguer l'opacité représentationnelle. Il nous semble cependant que, dans ce dernier cas, en insistant comme il le fait sur le rôle de l'intentionnalité, il conserve l'essentiel de l'idée quinienne.

33. V. Descombes, *Grammaire d'objets en tous genres*, p. 277.

ne peuvent converger vers ce qui nous semble pourtant être une seule et unique action, l'entrevue de Napoléon et Laurence de Cinq-Cygne. Mais le problème reste entier : comment, dans *Une ténébreuse affaire*, Napoléon peut-il être bien Napoléon et rencontrer Laurence de Cinq-Cygne, de sorte que raconter l'histoire de l'un et l'histoire de l'autre, ce soit faire la même chose ? La solution ne se trouve pas dans une autre distinction ou articulation de l'opacité et de la transparence, comme c'est le cas chez Lamarque, mais dans une théorie de l'usage du nom propre dans la fiction. Si, dans *Une ténébreuse affaire*, Napoléon est bien Napoléon, cela tient à ce que ce nom avait déjà un usage avant d'être employé par Balzac, de sorte que nous savons de qui parle Balzac. Par ailleurs, Balzac a évidemment inventé d'autres noms, par exemple « Laurence de Cinq-Cygne » – un véritable nom mais qui ne désigne rien, ni personnage fictif ni personne possible. Raconter l'histoire de l'un et celle de l'autre, de sorte que ce soit raconter la même histoire, « consiste précisément dans un certain usage des noms propres »³⁴ – usage que Descombes compare à celui des masques :

Nous avons vu comment la différence entre « personne » et « personnage » était fragile. Il n'y a en réalité que des personnes (inutile de dire : des personnes réelles) et des noms. Mais tout nom offre un sens en ce qu'il présente l'objet d'une certaine façon, pour reprendre l'explication de Frege. Un personnage est précisément cela : une façon d'être donné ou d'être présenté. Pour éviter la proximité superficielle des mots « personne » et « personnage », parlons de *masques*, ce qui conserve l'étymologie de *personne*. [...] Laurence est un masque de *La comédie humaine* et Napoléon l'est aussi. Il y a dans l'œuvre de Balzac un masque Napoléon : autrement dit, le nom *Napoléon* y est employé de façon à présenter quelqu'un sous l'aspect d'un empereur des Français. Les deux masques se rencontrent dans *Une ténébreuse affaire*. La seule différence entre eux est que le masque d'empereur est aussi le masque de l'empereur alors que le masque de jeune fille de la ligne Cinq-Cygne n'est le masque d'aucune jeune fille³⁵.

On conclura donc sur l'idée que la narration n'est pas un concept du plus grand intérêt, si son analyse se fait dans une perspective épistémologique, comme c'est souvent le cas chez Lamarque, avec comme résultat une forme de scepticisme modéré à l'égard des prétendues vérités sublimes fournies par la narration. Par contre, ce concept montre tout son intérêt quand il fait l'objet d'une analyse dans le cadre d'une philosophie du langage et de l'action comme celle développée par Descombes (à la suite de Ludwig Wittgenstein et de ses héritiers, notamment Elizabeth Anscombe, Peter

34. *Ibid.*, p. 278.

35. *Ibid.*, p. 279-280.

Geach et Anthony Kenny). Ce que l'on peut en tirer, c'est une logique spécifique de la proposition narrative caractérisée, dans le cas des récits historiques, à la fois par la référentialité de ses noms et la détermination contextuelle de son référent quand elle est prise comme un tout, et, dans le cas des récits fictionnels, par un usage des noms à la fois économe d'un point de vue ontologique (point de personnages réels et fictifs) et subtile.

Pierre FASULA

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne